

Gérard Vidal

Le Hussard magnifique



Préface

J'ai écrit ce récit, il y a bien longtemps, alors que j'avais à peine dix-huit ans et que je venais tout juste de découvrir que j'avais une famille, et quelle famille ! Cinq oncles et tantes, sans compter un oncle de la main gauche, une kyrielle de cousins et cousines, et surtout une adorable grand-mère.

Quand je rencontrais ces gens, tous très normaux, sans histoires, de petite bourgeoisie traditionnelle comme on en trouve partout en province, ce fut à l'occasion de l'enterrement de notre Aïeul commun, mon grand-père Henri Torrent.

Déjà, à cette date, son nom qui était autrefois connu de toute la région lyonnaise, ne disait plus rien aux enfants de ma génération, hormis ceux, très rares, qui pratiquaient le sport équestre, et encore...

Bref, rien ne me préparait à rencontrer un personnage hors du commun, et une histoire ou plutôt une succession d'histoires qui ressortaient à l'origine de la passion quasi idolâtrique du cheval qui

guida mon grand-père toute sa vie.

Sa seconde passion c'était la Patrie, cette France, qui par deux fois, l'amena à faire le don total de sa personne, et par le fait de son tempérament audacieux à l'extrême, le conduisit à réaliser des actions peu communes, qui ressortent de l'héroïsme.

Et, seulement après, son épouse, sa famille, sa sœur qui elle aussi se trouva mêlée, engagée dans des actions de résistance qui lui valurent la reconnaissance de l'État Français, mais aussi le titre de Juste parmi les Justes, décerné par Israël, du fait de la quantité extraordinaire du nombre de Juifs sauvés par elle durant la dernière guerre. Et enfin ses amis, ceux fréquentables, et ceux qui le furent moins, mais tous savaient qu'il était là quand on avait besoin de lui.

Et puis, il eut, outre ma grand-mère Alice, deux grands amours malheureux, un par guerre ! En 1917, il rencontra Manon, et l'aima passionnément jusqu'à son décès.

Puis il tomba amoureux de Grand-Mère et lui resta fidèle, selon ses critères, jusqu'à la fin de sa vie. Elle fut trompée, mais cela reste du domaine de l'anecdote, sans importance.

Sauf une fois.

Dans les maquis, il fit la connaissance d'une jeune Juive qui fuyait les Nazis, et trouva auprès d'Henri, le refuge et la sécurité qu'elle recherchait. Malgré la différence d'âge, malgré ou à cause des circonstances,

ils devinrent amants, et eurent un fils que mon grand-père ne connut jamais. Cela le mina !

J'ai appris tous les détails de cette vie foisonnante, pleine de bruits, de fureurs et de passions, au gré des rencontres que j'ai faites, durant mon adolescence, et que par curiosité j'ai voulu reconstituer.

Je pense que j'y suis assez bien parvenu, mais par respect pour ma grand-mère, je n'en ai partagé la teneur qu'avec mes cousins les plus proches, Caroline et Marc.

Et le temps a passé... Grand-Mère est décédée en 1988, mais c'était encore trop tôt, et puis à quoi bon !

Mes oncles et tantes, mes cousins et même mes parents, se contentaient des histoires plus ou moins connues, plus ou moins exactes, très souvent embellies, mais qui ne troublaient pas la quiétude familiale, et ma foi, c'était très bien ainsi.

Et nous voici en 2014 ! Centenaire de celle que l'on appela la « Grande Guerre » qui fit les millions de victimes dont les noms fleurissent sur les murs des Monuments aux Morts de toutes les communes de France, d'Angleterre et d'ailleurs. Qui étaient ces gens, comment et pourquoi sont-ils tombés pour la plupart aux champs d'honneur ?

J'ai une partie de la réponse. Ce sont tous des héros et des victimes, de la bêtise humaine, de l'ambition, de la gloriole des dirigeants meurtriers. Les Allemands et les Autrichiens étaient conduits par des Souverains débiles et sanguinaires, les Français

voulaient venger la déculottée de 1870, et reconquérir l'Alsace et la Lorraine, avec des responsables militaires bornés et stupides, qui n'avaient rien appris, rien compris, bref tous les ingrédients pour conduire les peuples à l'égorgement inutile.

Et parmi ces héros, j'en connais un ! Et en plus celui-là, a pu voir que la soi-disant victoire de 1918, n'avait servi à rien, et que nos militaires n'avaient toujours pas compris la leçon. *Les Allemands arrivent toujours par les Ardennes Belges et Françaises* et la ligne Maginot, dont je viens de voir les bâtisses intactes, vu qu'elles n'ont jamais servi à rien, étaient un gag et un leurre pour nos propres armées !

Bref, mon Pépé a sa place dans cette commémoration, avec ses qualités indéniables et ses faiblesses, qui sont notre monnaie commune, et que je n'ai pas voulu masquer.

Une place à part doit être réservée à Henri Torrent, dans un tout autre domaine. Celui de la pratique populaire de l'Équitation, dont il fût un des artisans passionnés, et qui reste le maillon visible et connu dans le cœur de nombreux pratiquants de ce sport, dont je suis devenu, par le miracle de l'héritage génétique, l'un des plus fidèles supporters.

Bonne lecture.

Prologue

J'ai fait la connaissance de mon grand-père Henri sur son lit de mort ! C'était le 4 novembre 1978, il venait d'avoir la veille quatre-vingt-cinq ans.

Depuis j'ai vu de nombreuses photos de lui, il était d'une haute stature, mais là, sur ce lit et pour paraphraser Henri III, « il était encore plus grand mort que vivant ».

Et c'est vrai que mon grand-père n'était pas un minus, un type ordinaire, un anonyme, tout au contraire c'était selon tous ceux qui l'on connu une force de la nature et un homme hors du commun, qui était célèbre dans toute la ville et bien au-delà. Souvent les gens ignoraient son nom. On l'appelait le plus souvent « le barbu », ceux qui savaient disaient « le père Torrent », mais ceux qui le connaissaient vraiment, s'ils employaient aussi toutes ces dénominations, parlaient de lui en disant « Le vieux Hussard ».

Pour l'heure, devant cet homme allongé pour son dernier sommeil, je ne savais à peu près que cela, et cette première et dernière rencontre, marqua le début et la fin de notre relation, si je peux m'exprimer ainsi. J'avais quatorze ans. Au moins avais-je eu le privilège de le contempler, avant qu'il ne disparaisse à jamais.

Comme je l'ai dit, il m'est apparu très grand, et très fort, les épaules larges, le corps épais, mais sans gras, les jambes fortes et curieusement plus courtes, du moins en apparence, que le tronc. Peut-être était-ce aussi sa tenue : Un pantalon de cheval beige, des guêtres en gros cuir et une longue veste noire à parements de soie, sur une chemise blanche avec une lavallière de même couleur. Mais ce qui attirait immédiatement le regard, c'était le visage :

Un beau visage régulier, aux traits fins, le nez droit, la bouche gourmande, le tout envahi par une barbe d'Apôtre ou de Père Noël, qui descendait bien au-delà du cou. Ce n'était pas à y regarder, la barbe blanche comme on dit, le panache blanc. Il y avait du poil encore bien noir dans cette masse touffue, des traces laissées par l'usage abusif de la pipe, et peut-être, je dis bien peut-être, quelques coulées de vin rouge ! Et pour terminer ce tableau, les cheveux. Aussi denses que la barbe mais sans les traces décrites plus avant. Une belle chevelure de Druide Gaulois où nul poil noir ne venait déparer l'éclat.

Hélas, je ne savais de mon grand-père que ce que je voyais, ou avais entendu, les rares fois où ma mère,

Élise, avait parlé de son Père, avec qui elle était fâchée depuis belle lurette, en tout cas, bien avant ma naissance en 1964.

Elle continuait à entretenir des relations épisodiques et épistolaires, avec ma grand-mère, Alice, la crème des femmes, disait-elle, mais qui ne s'opposait jamais à son mari, en quelques circonstances que ce soient. Ce qui ne veut pas dire, je l'ai appris plus tard, qu'elle était une femme soumise ou battue, mais en public, ils affichaient un front commun et inébranlable et c'est grand-père qui avait souvent le dernier mot. Un couple à l'ancienne, comme on n'en voit guère plus, et qui comptait au jour de ce décès, plus de cinquante ans de mariage, et six enfants encore en vie.

C'est ce jour-là également, que je fis la connaissance de mes nombreux oncles et tantes, cousins et cousines, dont je peine encore aujourd'hui à identifier les filiations. Eux se connaissaient depuis toujours, car en dehors de ma mère, nul n'avait été frappé de renvoi du foyer paternel. Fils unique de la dernière des filles et inconnu de tous, je fus spontanément et unanimement mis à l'écart, ce qui ne me chagrina pas outre mesure. Maman était née tardivement, en 1940, alors que la débâcle envahissait les routes de France et que Grand-Père essayait de planquer ses chevaux dans les fermes les plus reculées, mais c'est une anecdote que je sus plus tard.

Le jour de l'enterrement, derrière l'un des

premiers, et derniers, corbillards attelés et empanachés de plumes blanches que je vis, la foule était nombreuse, tellement nombreuse qu'on aurait dit l'enterrement d'un ministre, ou d'un écrivain célèbre. Je me posais naturellement beaucoup de questions sur les raisons de cet engouement et cherchais des réponses vers ma mère qui répondait invariablement : Plus tard, ou ce n'est pas le moment. Ce serait quand le moment ?

Grand-mère Alice marchait devant, entourée de ses fils Vincent, Paul et Robert, suivis par mes tantes Yvonne et Odile, et des époux et épouses respectives. Nous avec Maman et Papa, étions relégués aux quatrièmes ou cinquièmes rangs, au milieu des cousins et cousines, du moins pour ce que j'en savais. Bien sûr, tout ce monde était vêtu de noir et pleurait beaucoup, sauf Papa et moi, qui semblait ne pas mieux connaître la famille que je ne la connaissais moi-même.

La veille, nous avions eu un bref entretien en aparté avec Grand-Mère, qui s'était extasié sur ma bonne mine, ma tournure, mes manières et avait assuré à sa fille, que je ressemblais beaucoup, mais vraiment beaucoup à son cher mari disparu.

Sur ce, les larmes avaient repris, maman me regardait avec stupeur, comme si j'étais devenu un autre soudainement ! Papa, quant à lui, semblait n'avoir rien entendu...

Et puis aussi, nous avions eu les détails de cette

brusque disparition, qui outre le fait d'avoir été soudaine, était pour le moins rigolote. Oh pardon !

En effet, ce 3 novembre 1978, Pépé fêtait ses quatre-vingt-cinq ans, entouré de la plupart des membres du clan, ce qui faisait déjà une bonne tablée, et selon ces témoins, il manifestait déjà au milieu du repas, une franche gaîté et portait des toasts aux uns et aux autres, essentiellement pour avoir le plaisir de remplir son verre d'un bon vin de Cahors, sa boisson favorite, avec le Bordeaux, le Côtes du Rhône, le Beaujolais et autres Bourgognes. Pépé était un fêtard connu et reconnu, ça, je le savais.

Donc, on venait d'apporter la venaison, accompagnée de purée de carottes et pommes de terre, quand Grand-Père se leva le verre à la main, puis porta sa main libre à sa poitrine, sans doute pour une déclaration solennelle, mais en fait, il retomba lourdement sur sa chaise, et piqua du nez dans son assiette, au milieu des purées et autres mets, dont il éclaboussa tout l'entourage. On crut à un malaise, mais non, Henri Torrent était décédé au milieu d'un festin, ce qui, en dehors de mourir à cheval, en chargeant les Uhlans, revêtu de son uniforme de Hussard, était sans aucun doute, la meilleure mort qu'il se serait souhaitée !

Voici pour les circonstances.

Après cette narration éplorée, Grand-Mère nous avait donné rendez-vous pour la cérémonie du lendemain, car bien entendu, toutes les chambres

étaient occupées par les habitués de la maison et nous devions résider à l'hôtel.

En revoyant ma mère, chacun des frères et sœurs s'étaient extasiés, sur sa beauté et sa jeunesse si bien conservée, son adorable fils et Antoine son charmant mari, répétant à l'envie :

« Quel dommage de se retrouver en d'aussi tristes circonstances, alors que deviens-tu ? »

« Eh bien voilà répondait-elle : Comme vous le savez, papa m'a foutu dehors, car mon fiancé ne répondait à aucun de ses vœux. Pauvre juif, sans famille, sans avenir (!), n'aimant pas l'équitation, l'armée, votant à gauche et ayant eu le culot de lui dire qu'avec ou sans son consentement, nous nous marierions quand même. Il ne nous a jamais pardonné, n'a pas assisté à notre mariage, ni demandé à voir son petit-fils, ne m'a jamais revue, ni à ma connaissance, pris de mes nouvelles.

Mais je vais bien, nous allons bien, mon mari a un poste important à la Société Générale à Paris, et moi j'enseigne au lycée Henri IV. Il y a pire ! Bref, je n'ai jamais cherché de mon côté à renouer de relations, connaissant l'entêtement de notre cher papa !

Par égard pour maman, je suis venu à son enterrement, mais rassurez-vous, je ne vous encombrerai pas de ma présence. »

Et tous de se récrier !

– Mais comment peux-tu dire ou penser cela. Nous sommes tous intervenus auprès de papa, et

souvent, mais il nous envoyait bouler, jusqu'à nous empêcher de prononcer ton nom. Et de toi aucune nouvelle, sauf par maman. Mais nous sommes très, très heureux de te revoir et maintenant qu'il n'y a plus d'empêchement, nous espérons te revoir souvent, à Lyon ou à la campagne ; nous avons toujours la propriété de Saint Quentin Fallavier.

- N'y comptez pas trop ! Vous n'avez jamais fait le moindre effort pour venir à Paris, pour chercher à me voir, juste quelques fois une carte à Noël, c'est un peu court. Mais je ne vais pas faire ma mauvaise tête à mon tour, on verra ça plus tard !

Voilà pour les retrouvailles ! Maintenant, nous étions tous réunis au cimetière, devant un caveau grand ouvert, sur lequel on pouvait lire : Famille PARDON-TORRENT. Je savais que grand-mère s'appelait Pardon, mais j'ignorais que ce caveau avait déjà reçu deux autres membres de la famille Torrent : Marie Torrent, née en 1904 et décédée en 1969, ainsi que Julie Torrent née et enterrée en 1938. Probablement une sœur de maman.

J'appris aussi que mes grands-parents étaient protestants, et que faute de place dans un Temple, la cérémonie se déroulerait devant la tombe, avant la mise en terre. Ce fut d'un long ! Mais, intéressant aussi. Je ne parle pas des psaumes récités par le Pasteur, mais quelques personnes racontèrent des anecdotes qui étaient selon le cas héroïques, reconnaissantes, savoureuses, ou même franchement

drôles, qui me montrait mon aïeul sous un jour qui n'avait pas été abordé jusqu'alors. C'est à ce moment, que je pense avoir décidé d'en savoir davantage sur lui. Vu le nombre d'intervenants, ce n'était pas les témoins qui manquaient.

Mais je ne manquais pas non plus d'observer combien ma famille paraissait gênée, lorsque les récits relataient, pourtant avec mesure me semblait-il, les Rabelaiseries, pour rester correct, de feu mon grand-père.

Après le traditionnel banquet qui en Province, est censé se réunir pour un dernier témoignage de sympathie à la veuve et à la famille, mais occasionne en fait pour celle-ci, une assez pénible corvée, et après que toute l'assistance eut bien noyé son chagrin dans l'alcool, tout le monde se quitta dans un joyeux brouhaha, en se demandant pour certains, quand est-ce qu'on pourrait refaire de pareilles agapes ?

Nous quittâmes la famille le soir même, après avoir été copieusement bisés, et avoir fait de même, Grand-Mère faisant promettre à Maman de venir la voir pour les fêtes de Noël avec son garçon. Il ne fut pas question de mon père, mais celui-ci ne fit aucune remarque, à croire qu'il s'en moquait.

Ce fût durant les semaines qui suivirent et au cours de ce premier séjour à Lyon que je commençais mon enquête !

Chapitre 1

Maman, Papa, dites-moi !

Bien entendu, quand on découvre que son grand-père dont on ne parlait jamais à la maison et dont on vient de faire connaissance, si l'on peut dire, quand on découvre dis-je, que c'était un personnage un peu extraordinaire, il semble évident de se tourner en premier lieu vers celle qui en était a priori la plus proche, c'est-à-dire sa fille.

Eh bien, ce n'était pas gagné. Pour maman, seul demeurait l'antagonisme qui les avait depuis toujours opposés. Enfin, depuis aussi longtemps qu'elle se souvienne. C'était un père vieux jeu, tyrannique, possessif, dominateur, et colérique. Mais qui ne l'avait jamais frappé !

– Ah, ça, c'est bien.

– Non, c'est parce qu'en fait, il ne s'occupait pas de mon éducation, laissant cette tâche à ma mère, sauf...

– Oui ?
– Sauf pour ce qui était des leçons d'équitation !
– Ah bon, Grand-Père donnait des leçons d'équitation ?

– Oui, et le cheval était sa seule et unique passion, je crois qu'il aimait plus les chevaux que sa famille, il ne vivait que pour ça. Surtout depuis qu'il avait pris sa retraite en 1958. Moi, à l'époque j'avais dix-huit ans et le Bac à passer, mais quel que soit le temps, le jeudi et le dimanche, c'était équitation pour tous, sauf pour maman qui n'a jamais voulu monter. Elle avait une peur inexplicable des chevaux, alors qu'elle était née au milieu d'eux !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?
– Ce sont les parents Pardon qui avaient cette entreprise de transport, et à cette époque, tout le fret transitait par camions hippomobiles, c'est-à-dire des fourgons tirés par des chevaux. Donc ta grand-mère est née en plein Lyon, mais dans une écurie, enfin à côté bien sûr.

– Et ils en avaient beaucoup des chevaux ?
– Je n'ai pas connu cette époque, mais quand maman est née, il y en avait au moins trente ! Peut-être plus.

– Mais où ça dans Lyon ? Ça paraît impossible !
– Mon garçon, tu n'es pas très observateur. La maison est toujours au même endroit, à l'angle de la rue Bayard et de la rue Denuzière, au 95, et les écuries aussi. Sauf que ce ne sont plus des écuries, mais des

quais pour les camions et des dépôts de marchandises. Attends, j'ai une photo quelque part, que mon grand-père Pardon avait fait faire. La voilà, regarde.

J'avais sous les yeux une assez grande image d'époque, en noir et blanc, d'assez bonne qualité, sur laquelle on voyait au premier plan, un groupe de personne, des hommes en nombre et deux femmes. Derrière on apercevait un ensemble de bâtiments en bord de rue, pas vraiment reluisants, et une cour immense avec des hangars pleins de carrioles de tous types. Tout au fond, se trouvait une grande maison de pierres que je reconnus vaguement. C'était la demeure de mes grands-parents.

– Et où sont les écuries.

– Sur la droite, mais on ne les voit pas sur la photo. Moi, je m'en souviens à peine, tout a été démolì en 1953 et remplacé par des entrepôts en moellons, et des quais. C'est aussi moche et moins folklorique !

– Et alors grand-père était transporteur.

– Oui, en quelque sorte ! Mais ce qui lui plaisait vraiment dans ce métier avait disparu après la guerre. On est passé de la traction animale aux camions, et ça, il n'a jamais pu s'y faire et la Société a été revendue en 1958.

Alors, il a pu se consacrer totalement à l'Équitation, et il a quasiment disparu de la maison, au grand dam de maman !

– Et qu'est-ce qu'il faisait ?

– Il s’occupait de ce maudit Club Hippique qu’il avait transféré dans une propriété qui nous appartenait à Saint Priest, presque à côté de l’Hippodrome, et il a mangé là, les derniers sous qui lui restait ! Ça, la fiesta avec les copains, son caractère de cochon, les disputes avec Maman, puis avec moi, quand j’ai voulu épouser ton père, je te jure, j’en avais soupé ! Je ne sais pas comment ta grand-mère a pu supporter tout cela si longtemps !

– Et avant, comment c’était, comment il était jeune, enfin qu’est-ce qui lui plaisait dans les chevaux, pourquoi il n’en a pas fait son métier ?

– Mais quel métier ? Il était militaire et n’avait jamais fait autre chose que monter à cheval, c’était tout ce qu’on lui avait enseigné. Or, depuis la guerre de 1914-1918, on s’était bien rendu compte que les chevaux n’en avaient plus pour longtemps, l’armée s’équipait de chars, déjà la voiture devenait populaire, et de plus en plus de camions roulaient, plus vite et plus loin. Alors le transport par voitures à cheval, tu vois c’était mort à court terme. Et des Clubs Hippiques, il n’y en avait pratiquement pas. Pour rester dans ce milieu du cheval, après sa démobilisation, il n’a trouvé que le grand-père Pardon, qui ne voyait pas plus loin que le cul de ses chevaux, n’envisageait aucun changement et qui était tout content de trouver un autre foldingue comme lui. D’ailleurs il lui a même donné sa fille !

– C’était un mariage arrangé ?

– Franchement, je n'en sais rien ! On aurait dit qu'ils s'aimaient assez, mais comment ça s'est passé à l'origine ? C'est des choses dont on ne parlait pas à la maison, et en 1920, les filles n'avaient pas vraiment leur mot à dire !

– Et avant, est-ce qu'il a fait la guerre ?

– Mais oui, bien sûr ! Pourquoi crois-tu qu'on l'appelait le Hussard ? Mais ça non plus on n'en parlait pas. Je crois qu'il regrettait l'armée.

– Pourquoi il n'y est pas resté, alors ?

– Écoute, j'en sais rien et tu me soûles ! Tu demanderas à ta grand-mère, si on y va pendant les vacances de Noël.

– J'oserai jamais, je la connais à peine.

– Tu verras, tu l'aimeras vite. Maintenant fiche moi la paix et va faire tes devoirs en vitesse.

Je n'insistais pas, j'en avais déjà appris pas mal, mais quatre-vingt-cinq années de vie, même ordinaire, ne se racontent pas en cinq minutes. Alors celle de mon papy Henri, Hussard, qui avait fait la Grande Guerre, puis conduit des chevaux attelés dans Lyon et qui avait fini sa vie en enseignant l'Équitation, ça devait prendre beaucoup de temps. Et mon père, qu'est-ce qu'il en pensait de ce beau-père qui lui avait refusé sa fille ?

Mon père Antoine Berger, né en 1929 était Juif, je vous l'ai dit. Je sais que c'est une religion très ancienne et pleine de mystères, de rites et de contraintes. Mais je n'en savais pas davantage, Papa

étant complètement athée, je n'avais même pas été circoncis, ni baptisé du reste. Mon prénom Arthur, pas plus que mon nom, ne font penser à une origine Israélite. Je savais aussi que mes grands-parents paternels étaient morts dans le camp d'Auschwitz en 1944, mon père ayant survécu par miracle, caché par une famille catholique qui finalement l'avait élevé sous le contrôle de l'Assistance Publique. Ensuite, il passa son Bac, une Maîtrise de mathématiques, et c'est à l'Université qu'il avait rencontré Maman qui suivait le même cursus et était son élève.

Je le questionnais un jour que nous rentrions ensemble d'un match entre le Racing Club de Paris Rugby et Toulouse au stade Charlétty. Nous avons pris la pâtée, il était d'humeur morose, et pour se consoler, il m'emmena boire un coup dans un café près de là. Mon père ne boit jamais, ou si peu, qu'après le second demi, je m'étonnais :

– Papa, tu ne vas pas te mettre à boire toi aussi ?

– Comment, moi aussi. Qu'est-ce que tu veux dire. Deux demis, quand on a soif et qu'en plus on s'est pris une raclée...

– Je veux parler de grand-père Henri. Lui, il paraît qu'il éclusait pas mal, et d'ailleurs ça ne lui a pas si mal réussi !

– Tu parles ! Oh, bien sûr, il lui a fallu une sacrée santé, mais en affaires ça l'a perdu, et quand il a chassé ta mère, c'était au cours d'une de ses crises de folies, des vapeurs de picole, et ensuite, ma foi, ton